

## Entretien avec Malika Ferdjoukh autour de sa tétralogie des « Quatre Sœurs » et des « Quatre Filles du docteur March »

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *J'ai lu, sur le site que Charline Bourdin consacre à Louisa May Alcott, que vous aviez envie d'adapter Orgueil et Préjugés, de Jane Austen. Récemment, vous avez publié, dans la collection « Classiques » de L'École des loisirs, une traduction des Quatre Filles du docteur March. Vous êtes aussi l'auteur d'une série de romans pour la jeunesse intitulée Quatre sœurs. Y a-t-il une raison à cette fascination pour les fratries ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Je ne sais pas. Peut-être est-ce parce que je suis enfant unique ? En réalité, je crois qu'il s'agit plus d'une raison d'ordre esthétique : les univers de ces romans sont des univers clos, où l'élément masculin n'intervient que de l'extérieur. Et j'aime le côté arrondi, circulaire, de ces œuvres ; j'aime, en littérature, tout ce qui est fermé : les unités de temps, de lieu ; j'aime qu'il n'y ait qu'un seul décor, peu de personnages, et que les choses arrivent de l'extérieur. Mais il faut parvenir à ne pas être trop théâtral – c'est le pari, l'enjeu de mon travail.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourquoi avoir retraduit le roman de Louisa May Alcott ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Parce que la traduction qui circule, ou, du moins, qui circulait dans mon enfance, est celle de Pierre-Jules Hetzel, et on n'avait alors pas la moindre idée des triturations et des remaniements qu'il avait opérés. Ce qui m'ennuyait dans cette traduction, c'est son aspect bien-pensant, atténué, émoussé... À l'époque, il s'agissait de ne surtout pas montrer que Jo est un garçon manqué. Pour prendre un exemple, de mémoire, après qu'elle a dit quelque chose de très abrupt, Hetzel ajoute : « *Mais elle le regretta aussitôt.* » On a l'impression qu'il est effrayé à l'idée de donner une image indépendante et libérée de la jeune fille.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *De même, vous avez rendu à certaines scènes leur brutalité. Je pense en particulier à celle du patinage, dans laquelle Jo éprouve un véritable désir de meurtre envers Amy.*

MALIKA FERDJOUKH. – Oui, ce passage a toujours fait peur aux éditeurs... et à Hetzel. Jo souhaite clairement la mort de sa sœur. On le devinait même à travers l'adaptation édulcorée de Hetzel. Il s'agissait pour lui de ne pas choquer, alors que Louisa May Alcott, elle, n'hésite pas : elle met véritablement en avant le côté humain de son personnage.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *On peut considérer aujourd'hui que Les Quatre Filles du docteur March est un mythe. Est-ce que vos Quatre sœurs participent de ce mythe ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Au départ, mes *Quatre sœurs* ne devaient pas s'intituler *Quatre sœurs*, et je n'ai pas pensé aux *Quatre Filles du docteur March* – pas de façon consciente, en tout cas ! Ma lecture de Louisa May Alcott était lointaine, très lointaine... En revanche, comme vous l'avez noté, j'avais en tête les cinq filles d'*Orgueil et Préjugés*, le roman de Jane Austen.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourtant, la tante Lucrèce de Quatre sœurs semble faire écho à la tante March, par exemple, et la scène de dispute entre Hortense et Bettina à celle entre Jo et Amy...*

MALIKA FERDJOUKH. – Oui, je n'avais pas pensé à cet aspect des choses, mais maintenant que vous m'en parlez ! Voilà qui en dit long, me semble-t-il, sur l'imprégnation : nos lectures nous marquent en profondeur.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *On dit souvent de votre écriture et de vos intrigues qu'elles sont gaies, légères. Enid, le premier tome des Quatre sœurs, me semble pourtant d'une grande profondeur : la quête de la petite Enid dans le souterrain fait penser à un récit initiatique ; quant à Gulliver, son ami, qui part en quête de Swift, son père en quelque sorte...*

MALIKA FERDJOUKH. – Je n'ai pensé ni à Gulliver ni à Swift ! Ce qui m'a inspirée, pour ce passage, ce sont *Les Contrebandiers de Moonfleet*, le film de Fritz Lang. La lueur dans le tunnel, l'enfant éclairé, dans tous les sens du terme, par cette espèce de bougie fabriquée par un autre enfant... Je n'avais pas envie d'une bougie « plate » : je voulais vraiment focaliser l'attention sur l'éclairage parce que l'idée de souterrain, de lumière, de ténèbres, voire du cœur des ténèbres, me paraissait importante. On est bien, puisque vous parliez de profondeur, au cœur du cœur de l'enfant et, en même temps, au cœur de la terre, très noire et très profonde.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Quelque chose frappe dans votre écriture : ce sont les références constantes que font vos personnages au cinéma américain. Avez-vous été influencée par le cinéma américain ?*

MALIKA FERDJOUKH. – En effet, j'ai été nourrie par ce cinéma – le cinéma classique, j'entends. Ce sont peut-être ces films, justement, qui m'ont appris à apprécier les unités.

J'aime, notamment, l'unité de temps dans un western, cette théâtralité de l'action : les choses se passent dans un lieu clos, les personnages sont dans un microcosme. Il est littérairement intéressant, pour un auteur, de se donner des contraintes, des critères stricts, des « barrages » qui endiguent l'écriture. Mes romans s'inscrivent dans ce principe : *Fais-moi peur*, par exemple, se déroule sur une soirée, et *Sombres citrouilles* sur une journée. C'est vraiment un art de conter, et je l'ai trouvé dans le cinéma américain.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Est-ce en pensant à L'Aventure de madame Muir, de Joseph L. Mankiewicz, que vous est venue l'idée des fantômes dans Enid ?*

MALIKA FERDJOUKH. – J'ai plutôt pensé à *L'esprit s'amuse*, de David Lean. L'idée des fantômes m'est venue à la fin de l'écriture d'*Enid*. Je voulais évoquer l'accident des parents et le problème du deuil sans les charger d'une tonalité trop dramatique. Et j'ai décidé que le père et la mère allaient surgir de temps à autre pour donner un conseil, faire une suggestion ou symboliser la voix de la conscience. J'ai donc repris le livre et intégré ces apparitions *a posteriori* : je suis revenue sur le début d'*Enid*, dont j'avais déjà rédigé les deux premiers tiers, et j'ai systématisé ces « rencontres du troisième type » dans la suite du roman.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans le deuxième tome de Quatre sœurs, vous évoquez l'origine du prénom Enid : elle serait due à un film interprété par Jerry Lewis et Dean Martin. N'avez-vous pas aussi pensé à Enid Blyton et à son Club des Cinq ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Oui, bien sûr ! Mais je savais que tout le monde me parlerait d'Enid Blyton alors je me suis dit : « Je vais un peu biaiser. Je ne vais pas donner totalement la vraie raison. » D'ailleurs, au départ, Enid s'appelait Louise. C'était un prénom de travail ; j'ai dû écrire une trentaine de pages en l'appelant Louise, mais je cherchais toujours un prénom qui corresponde au personnage. C'est alors que, tout d'un coup, le prénom Enid m'est apparu comme une évidence ! Je savais qu'elle irait dans un puits, alors j'ai pensé aux *Contrebandidiers de Moonfleet*. Je suis d'ailleurs certaine qu'Enid Blyton a dû, elle aussi, se nourrir des romans de John Meade Falkner... Et puis il y a *Artistes et Modèles*, le film de Frank Tashlin avec Dean Martin et Jerry Lewis, dans lequel il est bel et bien question d'une Enid !

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *L'ensemble que forme Quatre sœurs semble très structuré : les quatre volumes commencent sur une interrogation de leur héroïne éponyme et s'achèvent sur une plaisanterie ; de même, on perçoit dans le cœur du récit des principes structurants. Travaillez-vous beaucoup la composition ?*

MALIKA FERDJOUKH. — Énormément! En même temps, j'ai beaucoup de liberté. Disons que se donner des contraintes est un jeu, lequel consiste précisément à s'inventer des règles. On se dit, par exemple, que le tome I va commencer d'une certaine manière et que, quoi qu'il arrive, les autres volumes commenceront de même. Je me suis amusée, dans le dernier tome, à déroger un peu à ce principe, puisque j'ai inséré un prologue, tout en le respectant ensuite dans la mesure où le premier chapitre s'ouvre sur la perception que Geneviève peut avoir de ses sœurs. Elle est, d'ailleurs, la seule qui apprécie d'avoir des sœurs — elle aimerait même en avoir davantage!

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *On vous a sans doute souvent posé la question, mais pourquoi avoir intitulé la série Quatre sœurs et pas Cinq sœurs? La réponse se trouve-t-elle dans ces ouvertures qui mettent l'accent sur le fait d'avoir quatre sœurs?*

MALIKA FERDJOUKH. — Absolument, c'est «avoir» quatre sœurs: chacune a quatre reflets, quatre visages en face d'elle. En fait, j'aurais pu mettre «avoir» entre parenthèses et l'appeler (*Avoir*) quatre sœurs. Il y a aussi, parmi les contraintes ou règles que je me suis imposées, les saisons — quatre saisons.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Comme dans le roman de Louisa May Alcott?*

MALIKA FERDJOUKH. — Oui, mais ça, je l'ai redécouvert en relisant *Les*

*Quatre Filles du docteur March* pour les besoins de la traduction, bien après avoir écrit *Quatre sœurs...* Je ne me souvenais plus que le roman de Louisa May Alcott était la chronique d'une année, ce qui m'a bien étonnée à la relecture.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Pour revenir à vos personnages, on a l'impression que vous avez une affection particulière pour Bettina...*

MALIKA FERDJOUKH. — Bettina, c'est un peu le «mauvais moi» de chacune des sœurs, mais, avec le temps, elle finit par s'améliorer. Elle incarne la «*bad girl*», et c'est un côté que j'aimais bien chez elle. Parmi les grandes héroïnes de romans-fleuves, il y a celle d'*Autant en emporte le vent*. Je pense que cette saga n'aurait pas eu le succès qu'elle a connu si Scarlett O'Hara ne s'était pas montrée aussi insupportable. Elle représente la mauvaise part de chacun d'entre nous; on se dit: «Oui, c'est vrai, moi aussi je pourrais être aussi odieuse, égoïste, etc.» En définitive, qu'un héros, ou une héroïne, ait nos défauts, cela nous rassure en tant que lecteur. Pourtant, je n'avais pas envie que Bettina reste insupportable: je voulais qu'elle évolue.

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Charlie, à l'inverse, a le rôle de la jeune fille vertueuse. Elle a sacrifié sa carrière pour élever ses sœurs et vous frustrez le lecteur à son sujet: un peu comme Louisa May Alcott, qui ne*

*voulait pas du mariage de Jo avec Laurie, vous semblez écarter la possibilité du mariage de Charlie avec Basile. Est-ce pour en faire une jeune fille moderne ?*

MALIKA FERDJOUKH. – On ne sait pas si Charlie va l'épouser ou pas... Je me suis dit qu'elle avait vingt-trois ans, qu'elle était jeune : je la voyais mal s'installer dans un confort petit-bourgeois, dans une vie prédéterminée. En fait, je ne pense pas qu'elle épousera Basile, ou alors plus tard, quand elle sera vieille et qu'ils auront vécu des expériences chacun de leur côté... Elle a déjà une charge de famille importante – je ne voulais pas, en plus, la cloisonner dans un dénouement attendu.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Le premier tome de Quatre sœurs vient d'être adapté en bande dessinée. Avez-vous reconnu vos cinq sœurs dans celles dessinées par Cati Baur ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Si j'avais dû les dessiner moi-même, elles seraient différentes. Mais j'ai reconnu l'esprit, le côté enlevé, joyeux... Cati Baur les a placées dans un univers très proche de celui du livre.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Avez-vous participé au scénario ?*

J'ai participé à l'adaptation, mais de loin. Cati Baur me soumettait certaines idées, et je lui donnais mon avis. Par exemple, elle avait envie que tout soit vu par les parents, qui auraient été spectateurs – je me suis dit qu'elle risquait de s'emprisonner dans une structure narrative un peu artificielle. Elle a aussi eu une foule d'idées pour donner de la densité au décor – des bols bretons dans la Vill'Hervé, par exemple...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Parce que, dans votre esprit, la Vill'Hervé se trouve en Bretagne ?*

MALIKA FERDJOUKH. – Oui, pour moi, au départ, elle se situait dans les Côtes-d'Armor. Et puis elle s'est virtuellement déplacée vers le Cotentin, avec ses paysages un peu irlandais, ses grandes falaises ouvertes, sa campagne très verte.

Quant à l'« impasse de l'Atlantique », elle m'est venue il y a très longtemps, quand j'étais encore institutrice. J'encadrais une classe de mer sur l'île de Noirmoutier, et nous nous sommes retrouvés dans une maison au 14, impasse de l'Atlantique. Je me rappelle m'être dit : « Ça, je m'en resservirai... »

*Propos recueillis par Stéphane Labbe*